

ÉTIENNE JODELLE

1532 — 1573

La réputation de Jodelle eut une heure de retentissement si éclatante que personne alors ne lui contesta sa place aux premiers rangs de la fameuse pléiade poétique où, dès qu'elle se forma, il fut compté. Les savants et les poètes acclamèrent ensemble cette féconde verve, cette fougueuse inspiration, cette prodigieuse facilité d'exécution, dont personne ne semblait doué à ce point, et dont les effets, d'abord, furent une sorte de surprise et d'éblouissement. Ronsard, déjà en pleine célébrité, s'empressa généreusement de lui donner un de ces brevets de génie qu'il était en possession d'octroyer comme roi de la nouvelle école. Avec un entraînement d'admiration qui dut vite se communiquer, et sans plus de ménagement dans l'éloge, il le compara d'emblée aux Sophocle, aux Ménandre :

Et lors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voix hardie,
La comédie avec la tragédie.

Baïf écrivait en son honneur un *poème dithyrambique*, où il célébrait surtout l'étonnante ardeur de ce tempérament de poète :

Quand Jodelle bouillant, en la fleur de son âge,
Donnait un grand espoir de son noble courage...

Du Bellay ne se contentait pas, pour louer l'auteur de *Cléopâtre captive*, de cette forme du sonnet, qui lui était si facile et si familière, ni de sa chère langue française, qu'il venait, si passionnément, de préconiser, il revenait pour lui aux doctes habitudes de l'école de Dorat, et, rivalisant à cette occasion avec Dorat lui-même, avec Scévole de

Sainte-Marthe et bien d'autres, il écrivait dans le goût de ce temps des distiques latins un peu *précieux* (qu'on nous pardonne cet anachronisme de mot!); il ne résistait pas au désir de jeter son grain d'encens dans ces cassolettes à l'antique, qui s'allumaient autour de lui en l'honneur

Du grave, doux et copieux Jodelle.

Je laisse aux curieux le soin de retrouver ces hexamètres hyperboliques, ces distiques si laudatifs de Sainte-Marthe et de Du Bellay. Je veux m'en tenir au témoignage plus précis, et bien enthousiaste encore, de la muse française de ce dernier. Dans une pièce de son recueil *des Regrets*, après avoir caractérisé le talent de Ronsard, il s'écrie aussitôt, dans un élan tout sympathique :

Mais je ne sais comment ce démon de Jodelle,
(Démon il est vraiment, car d'une voix mortelle
Ne sortent point ses vers), tout soudain que je l'oy,
M'aiguillonne, m'espoing, m'espouvante, m'affolle,
Et, comme Apollon fait de sa prêtresse folle,
A moy-mesme m'ostant, me ravit tout à soy.

Quoi d'étonnant, après cela, que ce charmant Jacques Tahureau le divinisât tout à fait et en fit bravement Apollon lui-même! On sait en quelle faveur était alors l'anagramme : Tahureau, jouant sur le nom de Jodelle, y trouvait trop ingénieusement l'exclamation antique *io*¹, et, dans les deux dernières syllabes, le rapport immédiat avec le dieu de Délos.

Io, le Délien est né!

Tel était le vers-refrain de son poétique hommage à Jodelle! Et les vers latins de Du Bellay ont exactement le même motif.

Dans cet enivrant concert de suffrages, introduisez toutes les flatteuses paroles des dédicaces, de la part des plus savants, des plus célèbres, d'Antoine Muret, par exemple, qui lui adresse une de ses plus belles épîtres latines. Songez quelle gloire c'était alors, pour des vers français, d'être traduits à l'étranger, — en latin, il est vrai, — au fond de l'Allemagne! Figurez-vous les pompes, si doctement naïves,

Io Hymen, hymenæe io!

(CATULLE.)

de ces représentations dramatiques du collège de Boncour, où l'on s'était si profondément appliqué à reproduire jusqu'à la structure matérielle du théâtre antique. Et puis, au lendemain de l'éclatant succès, parmi si érudite compagnie, « avec de nouvelles magnificences, » rapporte Estienne Pasquier, les mêmes représentations dramatiques, transportées à l'hôtel de Reims, sont applaudies du roi et de toute la cour. Il y avait bien là de quoi tourner un peu une tête moins jeune, moins ardente, moins confiante en soi que celle de Jodelle. En effet, il s'infatua vite de cette soudaine gloire; naturellement, plus que personne, il eut foi en son génie. Ce triomphe étourdissant lui coûta cher cependant: il eut la plus funeste influence sur son talent et son avenir. Mieux doué que ne le témoignent ses œuvres, exécutées en général avec cette facilité malheureuse qui admet toutes les négligences, dédaigne le travail et perd vite de vue toute vraie notion d'art achevé, il pouvait plus qu'il n'a fait pour le développement sérieux de son talent poétique et pour conquérir une gloire meilleure que celle dont il a joui aveuglément, en l'escomptant toujours. Avant la fin de sa vie, qui fut assez courte cependant, Jodelle put déjà voir pâlir sa renommée, qui n'eut tout son éclat qu'un instant. Le lendemain fut plus sévère encore. Les contemporains, dégagés du premier prestige, revenus, pour ainsi dire, d'une magique surprise, exprimèrent divers jugements assez peu favorables sur ce qui fut alors publié des volumineux écrits de Jodelle. Un peu plus tard, il fut un des premiers de l'école de Ronsard qu'atteignit l'oubli. Sa poésie s'était fanée avant la venue et le passage de Malherbe; et, dès lors, on se souvenait de son nom plutôt qu'on ne lisait ses vers.

Un des derniers fidèles de ces gloires poétiques du xvi^e siècle, le pieux et minutieux historien de tant de petits talents qui s'étaient si vite éclipsés dans l'impitoyable triomphe du nouveau réformateur, Guillaume Colletet n'aimait pas Jodelle. De toute cette chère école de Ronsard, dont il recueillait les moindres souvenirs avec le culte d'un doux sectaire, Jodelle était celui dont il tenait le moins à raviver la renommée. Il avoue sans regret que, parmi ceux de sa religion littéraire, l'auteur de *Cléopâtre captive* était, de tous les illustres de l'ancienne poésie, celui qui définitivement avait le plus perdu. Il rapporte volontiers les anecdotes qui constatent ses derniers naufrages; il nous transmet les mots piquants dits au lendemain de la publication posthume de son œuvre. Ainsi, Estienne Pasquier, « après l'avoir hautement loué, » venait à faire réflexion sur plusieurs de ses pièces, qu'il appelle

« agréablement *des passe-volans en poésie* : concluant qu'il ne sçauroit
 « se persuader que la mémoire de Jodelle ne se perde en l'air, comme
 « celle de ces poètes qui semble estre dès ce temps-là desjà morte. »
 Quant à lui, Colletet, confus mais sincère, en s'inscrivant contre le
 témoignage de tant de grands hommes qui ont tant estimé Jodelle, il
 demande « qu'il lui soit permis de demeurer libre dans ses petits sen-
 « timents; et il déclare que, de tous les poètes de cette fameuse Pleiade
 « qui, du temps de Henry second, mist presque la poesie française au
 « comble de ses honneurs, il n'y en a point de qui les œuvres lui plai-
 « sent moins que celles de Jodelle, sans excepter mesme celles de Baïf
 « et de Ponthus de Thiard. » Le bon Colletet reconnaît pourtant des
 qualités dans cette poésie; « mais après tout, il y a toujours du Jodelle,
 « je veux dire de la négligence et de la dureté prosaïque. » Et tenant
 à prouver combien parmi les plus lettrés de son temps ce sentiment
 était partagé, il raconte qu'ayant voulu faire lire les œuvres de Jodelle
 à un poète latin en réputation, un de ses plus savants contemporains,
 le livre lui fut renvoyé le soir même avec cette fin d'hexamètre pour
 tout commentaire : « *minuit præsentia famam.* »

Tels étaient donc les derniers échos de la gloire de Jodelle dans la
 première moitié du xvii^e siècle : dans la seconde, ce fut, pour l'un des
 plus renommés poètes des Valois, le plus souverain oubli. Depuis, qui
 songea le moins du monde à revenir sur ces tentatives avortées, si auda-
 cieuses et si nouvelles pourtant à leur origine ? Il faut, tout d'un coup,
 en arriver à La Harpe, qui, par circonstance, se vit obligé de jeter un coup
 d'œil sur le vieux poète, et qui, après avoir dédaigneusement parcouru
 une de ses pièces de théâtre peut-être, lui infligea cette brève sentence,
 certainement devenue, pour toute son époque, péremptoire et défini-
 tive. Au temps de Voltaire, on ne connut Jodelle que par ce superfi-
 ciel jugement, dont la frivolité compromet la justesse. « Il n'y a aucune
 étincelle du génie des Grecs, aucune idée de la contexture dramatique;
 tout se passe en déclamations et en récits. Le style est un mélange de
 la barbarie de Ronsard et des froids jeux de mots que les Italiens
 avaient mis à la mode en France. »

Jusqu'au mouvement de rénovation littéraire qui se produisit en
 notre pays vers 1825, et dont un écrivain célèbre, très-jeune alors,
 fortement retrempé à ces abondantes sources poétiques du xvi^e siècle,
 M. Sainte-Beuve, fut à son tour le Joachim Du Bellay, Étienne Jodelle
 resta tout entier sous le coup de cette sentence de La Harpe. Depuis
 même, il faut bien le constater, il est un de ceux « de la fameuse

Pléiade » qu'on a le moins abordés avec intérêt, le moins étudiés avec quelque détail. Dans une édition nouvelle de son *Tableau historique de la Poésie française au XVI^e siècle*, M. Sainte-Beuve, en des notes étendues et très-piquantes, a repris en sous-œuvre le monument poétique de Jodelle, si ruiné, si délaissé. Ce retour de l'historien littéraire n'a pas été trop favorable au pauvre ancien poète. Il ne s'agit plus, pour l'auteur de la *Cléopâtre*, de jugement à la légère, comme dans La Harpe : on condamne un peu sévèrement ici, mais en parfaite connaissance de cause. La vie et l'œuvre tout ensemble se trouvent incriminées. Se reprochant, par exemple, d'avoir, dans le contexte de son récit, un peu trop poétisé la mort de Jodelle, M. Sainte-Beuve se hâte d'ajouter : « Celui-ci ne valait pas tant. » Dans toute cette page de fine résipiscence, il y a comme un mouvement d'humeur analogue à celui de Colletet, avec lequel l'éminent critique ne pouvait avoir que cet unique et fortuit rapport. Après avoir lu, avec fatigue souvent, non plus des parties, mais les vingt mille vers qu'on a pu recueillir des nombreuses productions de Jodelle, qui les improvisait partout et qui les jetait sans plus de souci à tous les vents, on incline, il est vrai, à partager le sentiment de l'auteur du *Tableau historique de la Poésie française* : mais on ne voudrait pas, en bonne justice, que cette rigueur fût sans réserve et cet arrêt si absolu.

De tout temps, même du sien, excepté dans l'intimité la plus étroite de son entourage, on a toujours plus connu Jodelle par ses tentatives dramatiques que par ses autres œuvres. Ces dernières, cependant, ne sont pas la partie la moins curieuse, à plus d'un point de vue ; et il faudrait au moins savoir un peu ce qu'elles sont. Outre ses deux tragédies de *Cléopâtre* et de *Didon* et sa comédie d'*Eugène ou la Rencontre*, il nous est resté de Jodelle un nombreux recueil, composé d'odes, d'épigrammes, d'épîtres, de chapitres (*capitoli*) en tercets, surtout de sonnets. J'oublie encore, dans ce dénombrement, de longs morceaux qui rentrent un peu, par la forme des chants alternés, dans le genre dramatique, comme ses *Epithalames* et ses *Masquarades*, poèmes de circonstance, écrits *par ordre* pour des fêtes de cour. Jodelle eut en effet la charge presque officielle de ces divertissements royaux où la poésie intervenait. Il avait d'ailleurs une telle souplesse et une telle activité d'esprit, qu'il était toujours prêt à tout. Ainsi, pour ces fêtes princières, il était tout à la fois poète, peintre, architecte, machiniste. Il inventait et dirigeait la mise en scène. Le Benserade de Louis XIV ne fut, en comparaison, qu'un paresseux accoupleur de madrigaux. Il

nous a laissé lui-même un témoignage authentique de ses diverses aptitudes d'artiste :

Je dessine, je taille, et charpente, et massonne;
 Je brode, je pourtray, je coupe, je façonne;
 Je cizèle, je grave, émaillant, et dorant;
 Je tapisse, j'assieds, je festonne, et décore;
 Je musique, je sonne, et poétise encore...

La poésie est assez singulièrement placée, tout à la fin de cette énumération un peu fanfaronne. Il eût mieux valu pour Jodelle qu'il prît plus au sérieux ce grand art, le sien avant tout, celui auquel il devait consacrer toutes ses forces, comme il lui avait dû sa réputation. Ce rôle d'*impresario* de fêtes de cour ne contribua pas d'ailleurs beaucoup plus à son bonheur qu'à sa gloire. Une mise en scène mal réussie, dans une circonstance importante, fut impitoyablement moquée des courtisans et le fit tomber dans la disgrâce de Henri II. Cet échec et ses suites furent longtemps pour le pauvre poète une source d'amertumes. Il s'en vengea, çà et là, par plus d'un trait satirique contre ses ignorants et ingrats railleurs; il laissa plus d'une fois percer son aigreur contre les gens et les choses; mais il demandait surtout à son orgueil de le soutenir contre les revers de la vie :

Un fort et seur esprit se renforce et soulage,
 Tant plus son sort jaloux luy présente d'assaux...

 Et mes malheurs n'ont pu mordre sur mon courage.

Il demandait bien aussi des consolations plus vives et plus positives au plaisir. Il était à fond un homme de son temps : les divers souffles intimement païens de cette brillante Renaissance l'avaient de toutes parts pénétré. Les jouissances sensuelles s'alliaient fortement dans sa vie à l'exubérante activité de son esprit. Pauvre, et habitué à vivre avec les gens de fortune et d'aristocratie, il avait un impérieux besoin du bon vouloir des puissants. Il fit ce qu'il put et ce qu'il fallait pour recouvrer la faveur perdue. A la mort de Henri II, il se fit le champion poétique de Catherine de Médicis, que l'injure de tous les partis n'épargnait guère. Odes et sonnets à l'envi l'exaltent; et ce ne sont pas les pièces les moins réussies du recueil de Jodelle. Le vers y prend souvent un accent de fermeté qui fait croire à la sincérité du poète. Il était en réalité très-attaché à la cause royale, et les qualités d'homme

d'État de Catherine lui faisaient dire en toute franchise que ces qualités

Monstrent que nous avons en une Royne, un Roy.

A son instigation peut-être, Jodelle a écrit une longue série de sonnets tout politiques. C'est là certainement la partie de son œuvre la plus vive et la plus intéressante, au point de vue de l'histoire autant que de la poésie. Cet ensemble de pièces politiques est un résonnant écho des passions publiques de cette orageuse époque; et si le poète n'était que par contre-coup l'organe de ces passions, comme quelques témoignages contemporains nous l'ont affirmé, il faut convenir que son imagination, sinon son âme, avait su singulièrement s'en pénétrer. Combien de traits on relèverait, tous empreints du plus curieux caractère de la vie ardente de ce temps! Dans ces tableaux haineux d'une société si troublée et si prochainement prête à se ruer au carnage, il y a de chaudes touches, de vivantes couleurs, de subites lumières, qui, malgré bien des défauts d'art, donnent une valeur réelle, un sérieux intérêt à ce coin trop négligé, trop inconnu de l'œuvre de Jodelle. Quoi qu'en dise L'Estoile, qui dans son journal historique avance, avec quelque exagération dans le blâme peut-être et quelque mélange dans la vérité, que «Jodelle estoit d'un esprit prompt et inventif, mais paillard, ivrogne, et sans aucune crainte de Dieu, qu'il ne croyoit que par bénéfice d'inventaire,...

 » nous sommes porté à croire que l'homme était moins mauvais et le poète plus sincère. En fait de vertus morales, sans doute il ne valait ni mieux ni pis que la société corrompue de son temps, et surtout des gens de cour parmi lesquels il vivait. Quant à ses sentiments politiques et religieux, il est encore bien en cela l'homme de son temps ou plutôt de son parti. Il est mort quelques mois après le terrible 24 août, et il n'a pas laissé trace de ce qu'il pensait de la Saint-Barthélemy; mais il n'est pas invraisemblable qu'il ait approuvé le sanglant coup d'État. On a avancé sans preuve que, pendant cette dernière époque de sa vie, il avait entrepris, par commandement de Charles IX, un poème apologétique de cette sinistre journée; faisons indulgemment grâce à sa mémoire de cette triste flatterie de poète courtisan. Il est à présumer toutefois que si le roi l'avait voulu, Jodelle eût obéi sans scrupule et sans répugnance. Entraîné dans le courant des passions de son entourage, il eût mis sans hésiter sa muse au service de cette politique, toujours de plus en plus sombre, des derniers Valois.

Il importait de ne pas négliger ces traits saillants de la physionomie de Jodelle, parce qu'ils nous semblent n'avoir jamais été suffisamment signalés. La connaissance du poète par l'homme devait ainsi se compléter. Revenons cependant plus particulièrement au poète.

Le style de Jodelle, avec bien des caractères communs aux écrivains de son école, se distingue par des singularités de tours, des hardiesses de forme et d'expression bien aventureuses souvent, d'un goût bizarre, d'un procédé qui sent la hâte du travail et l'insouciance de la perfection; mais tous ces défauts, et d'autres encore, si l'on veut, fondus avec d'incontestables qualités natives, donnent à son art très-imparfait un cachet personnel qu'il est curieux d'étudier. Parmi ces ardents chercheurs de nouveautés, qui, au moment de ses débuts, s'empres- saient à la conquête, aucun n'a été plus que Jodelle libre d'allure, con- fiant dans les principes de sa foi littéraire, prompt à les appliquer à toutes formes de sa conception facile; plus presto exécutant, en un mot, dans tous les tons du nouvel instrument poétique qui venait d'être créé. Il a brisé le vers alexandrin surtout par une infinie variété de coupes, qui font paraître, sous ce rapport, les audaces de notre école romantique bien modérées. Un fin goût d'art, il est vrai, ne diri- geait pas toutes ces tentatives, et rien n'était aussi voulu, dans ces détails, qu'on pourrait le penser; une fois le système adopté, Jodelle se laissait aller avec délices aux hasards de cette verve exubérante, qu'il se complaisait, ainsi que ses contemporains, à nommer son démon :

Ma muse, ou ce démon qui me fait tant de dons,
Que l'on me met moy-mesme au rang des hauts démons.

Le démon faisait parfois, en effet, des dons heureux; mais il est rare que le capricieux lutin ne verse pas très-vite la corne d'abondance de quelque mauvais côté.

Orgueilleux et insouciant improvisateur, Jodelle est le plus étonnant exemple de l'incurie d'un poète pour la conservation de ses œuvres. Il se contenta presque toujours de lire ou de réciter ses vers; son brillant dé- bit en voilait les défauts; et le vivant murmure du succès passager lui faisait oublier les soins de l'avenir. A sa mort, advenue en pleine force de virilité, ses amis et ses admirateurs s'unirent pieusement pour rassembler les éléments épars de son monument poétique. La matière de plusieurs volumes fut ainsi remise entre les mains de son enthou- siaste éditeur et biographe, Charles de La Mothe. Un de ces volumes, très-copieux en texte, a seul paru. C'est tout ce que la postérité peut

connaître des très-nombreuses productions de Jodelle, et cela suffit.

On conçoit d'ailleurs que cette mort qui vint le surprendre au milieu de la vie et dans le moment le plus tourmenté des luttes politiques ne lui ait pas permis plus de sollicitude pour son œuvre et sa mémoire. Cette fin du poète de cour fut triste et découragée; le dernier accent de sa muse fut une plainte amère contre l'ingratitude de Charles IX. « En son extrême faiblesse, d'une voix basse et mourante, » dit Charles de La Mothe, qui était là, il récita à ses amis ce suprême reproche au jeune roi, qui devait lui-même bientôt mourir, et qui, à cette heure horrible de son règne, avait trop de motifs d'oublier la poésie et les poètes.

PIERRE MALITOURNE.

Les Œuvres et Meslanges poetiques d'Estienne Jodelle, sieur de Ly-modin; revues et augmentées en ceste derniere edition. Lyon, Benoist Rigaud, 1597.

V. sur Jodelle: *Bibliothèque françoise*, de l'abbé Goujet; *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres*, du P. Nicéron; *les Vies des Poete* (manuscrites), de G. Colletet.

Consulter encore Du Verdier, Charles de La Mothe, etc.; Sainte-Beuve, *Tableau historique de la Poésie française au XVI^e siècle*; Gérusez, *Essais d'histoire littéraire*.